

Dumez Hervé, 2006, "La valeur de l'incompétence : le cas de la Mafia et celui de la corruption universitaire, une approche méthodologique", notes du séminaire de Diego Gambetta, 9 décembre 2005, *Le Libellio d'Aegis*, n° 2, février, pp. 21-24

Sommaire

1

Les experts et la règle

M. Callon

16

Colligation,
consolidation et revision dans les sciences sociales

S. Bureau

18

Equifinalité, étude de cas et modèle de l'enquête

H. Dumez

21

Notes de séminaires

H. Dumez

27

Programme des prochains séminaires AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://crg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

La valeur de l'incompétence : le cas de la Mafia et celui de la corruption universitaire, une approche méthodologique

Le 9 décembre 2005, le séminaire doctoral du CSO accueillait Diego Gambetta, professeur de sociologie à Oxford et connu pour son travail d'analyse de la mafia¹, qui présentait le chapitre 9 de son livre à paraître : *Crimes and Signs: Cracking the Codes of the Underworld*. Princeton, NJ, Princeton University Press, 2006

La démarche de Diego Gambetta repose sur quatre points fondamentaux. D'abord, on ne peut faire de bonne théorie qu'en rompant avec les évidences du sens commun. Ensuite, pour rompre avec ces évidences, rien ne vaut l'usage des théories, des concepts, des modèles, économiques. Non pas que ceux-ci décrivent la réalité : les économistes s'occupent finalement assez peu du réel. Mais parce que, subtilement appliqués, ils ont cette fonction de permettre au chercheur de rompre avec les évidences. L'important est d'appliquer les modèles économiques de manière imaginative. Après, il faut de plus partir des faits eux-mêmes pour reconstruire la théorie, mais des faits inattendus, des faits les moins évidents, les plus surprenants, qu'il faut aller chercher. Enfin, il est enrichissant de s'intéresser à des situations extrêmes, caractérisées notamment par la pression qui s'exerce alors sur les individus.

Le problème

La mafia présente une série de caractéristiques intéressantes. Les mafieux sont sujets aux « accidents ». Ils sont toujours prêts à disparaître pour échapper à leurs poursuivants éventuels. Ils ne jouissent d'aucune possibilité de protection légale. Ils sont normalement animés d'orientations plus égoïstes que la moyenne de la population. Ils sont enclins à prendre des risques (notamment celui de la prison) et ils sont assez peu dissuadés par la menace des peines.

D'où un paradoxe : les mafieux ont besoin de partenaires mafieux pour arriver à leurs fins, mais ils peuvent très difficilement leur faire confiance. Comment procèdent-ils ? La réponse « évidente » à la question de la confiance dans un tel contexte est celle de la menace et du recours à la violence.

La déconstruction de l'évidence grâce à l'usage des concepts économiques

Raisonnons de manière économique. Le coût de l'usage de la violence en cas de rupture de la confiance revient à celui qui a été trahi, et non au traître. De plus, ce coût est élevé – le risque étant important (même si la dissuasion des peines ne fonctionne pas forcément aussi bien qu'avec les honnêtes gens, elle fonctionne à une certaine échelle). Et puis, si l'on reprend la liste des caractéristiques des mafieux, on voit que celles-ci rendent la régulation par la violence difficile : par exemple, comme on l'a signalé, les mafieux sont normalement aptes à disparaître pour échapper à ceux qui les poursuivent (policiers ou autres mafieux).

Plus profondément, l'économie éclaire bien cette difficulté de la régulation par la violence. En effet, si c'est la violence qui régule le marché, celui-ci voit son développement entravé. Beaucoup préfèrent ne pas entrer. Et ceux qui entrent sont ceux qui ont surmonté la barrière à l'entrée : ce sont donc des gens pour qui la violence n'est pas un problème, c'est-à-dire les plus dangereux et les moins fiables – on a là un phénomène de sélection adverse. Un petit raisonnement économique montre facilement que l'évidence – le recours à la violence comme régulateur – ne peut pas fonctionner. Il faut donc chercher autre chose, des alternatives à la violence, plus subtiles et moins évidentes.

Les autres formes classiques de régulation des marchés criminels

La mafia – mais ce n'est pas le seul marché criminel à fonctionner ainsi – est finalement assez économe en violence. D'autres formes de régulation interviennent.

Il y a tout d'abord l'établissement d'un code de l'honneur. Dans un article du *Katmandu Post* (3 mars 1998), les enseignants de la plus grande école de vol de la capitale du Bangladesh expliquent comment ils inculquent à leurs trois mille élèves l'« art ancestral et honorable du vol » : le travail du pick-pocket, la manière de rentrer par infraction dans un domicile de particulier sans trop de dégâts et avec violence minimale, etc. On peut également élever les coûts de la trahison de la confiance. Par exemple, le tatouage qui se pratique dans nombre d'organisations de type mafieux est une façon d'élever les coûts de sortie du système. Il y a également l'acceptation de la transparence : le fait de donner son numéro de téléphone, ou le fait d'échanger des otages (on se souvient que le phénomène des otages réciproques a été étudié d'un point de vue économique par Oliver Williamson²). Mais il existe selon Diego Gambetta une autre forme de régulation, reposant sur l'incompétence.

La régulation par l'incompétence

Méthodologiquement, Diego Gambetta pense que la théorie doit se construire sur le repérage et l'analyse de faits discrètement dissonants³. En lisant et relisant les témoignages des mafieux lors des procès en Italie, les autobiographies écrites au fin fond des prisons, le témoignage de Joseph Pistone, le seul agent du FBI à avoir réussi à s'infiltrer dans la mafia et à y être resté six ans (un film a été tiré de son expérience, "Donnie Brasco", avec Al Pacino et Johnny Depp), quelque chose a fini par frapper le chercheur. Dans un monde où l'égo a une dimension importante, où il doit inspirer le respect, où l'honneur est mis en avant, on constate une étrange capacité des chefs à l'autodérision quant à leur intelligence. Les mafieux se disent très facilement incompetents, sur le ton de la plaisanterie. Ils mettent souvent en avant leur peu d'intelligence. Ils ne revendiquent qu'une chose : ils sont là pour faire appliquer des règles et dans ce domaine ils ne plaisantent pas. Là, ils se font respecter. Pour le reste, ils disent ne connaître rien à rien, et il semble que ce soit vrai. On pense souvent que la mafia gère des activités. C'est faux : la mafia « protège », ce qui est très différent. La mafia ne pratique pas le trafic de drogue : elle le supervise et prélève un pourcentage. L'incompétence affichée est un signal donné à ceux qui gèrent les activités que la mafia ne va pas entrer dans leur business⁴. Un mafioso se spécialise dans le contrôle du dealing, jamais dans le dealing lui-même. Car s'il avait une compétence en matière de dealing, il ferait peur en tant qu'entrant potentiel et il ne pourrait plus assurer son rôle d'arbitre dans les situations de conflit qui ne manquent pas d'apparaître, ayant des intérêts dans le business lui-même. Afficher son incompétence est une manière de dire aux gens : « vous pouvez compter sur moi –

même si je le voulais, je ne serais pas capable de vous entourlouper. » Il y a une régulation productrice de confiance par l'incompétence.

Le cas des marchés universitaires corrompus

Il arrive que des marchés universitaires fonctionnent eux aussi sur la valeur de l'incompétence. Les règles en sont :

- la fidélité à un mandarin est plus importante que le mérite (recherche ou enseignement)
- le « crédit » est la dimension essentielle du fonctionnement du marché. Quand une commission se réunit pour des nominations, les mandarins font passer les poulains de leurs collègues sachant que ceux-ci leur rendront la pareille dans une situation similaire future. S'ils ne le font pas, ils savent qu'ils seront l'objet de rétorsion. Le système peut durer des années, voire des dizaines d'années, ce qui est l'horizon temporel de la réalisation des échanges, de la matérialisation des certificats de crédit.
- Un mandarin qui approche de la retraite n'est brusquement plus rien. Tout le monde sait qu'il ne sera plus à même de rendre dans le futur un crédit effectué dans le présent. Donc, il n'a plus aucun pouvoir.

Dans un tel marché, les universitaires qui ont les postes ne sont pas juste mauvais, ils sont pires que la moyenne. Ils forment une kakistocratie, le pouvoir des mauvais. Pourquoi ? Est-ce simplement du fait d'un arbitrage : les meilleurs en recherche n'ont pas le temps de se consacrer aux jeux de pouvoir, et ceux qui se consacrent aux jeux de pouvoir ne peuvent plus faire de recherche ? Il y a de cela, bien évidemment. Mais ce n'est pas la seule, ni même l'explication centrale. L'incompétence est un signal envoyé aux collègues : ils voient que sans le système, vous n'avez aucune chance de faire carrière, donc que vous serez loyal. Quand on récompense un bon, il estime que ce n'est qu'une reconnaissance naturelle de ses talents et il n'est pas autant enclin à la loyauté – Machiavel a théorisé cela. Au pire le candidat, au plus haut le pouvoir de celui qui a réussi à le faire nommer. L'incompétence est une façon de se lier les mains dans certains domaines, de montrer que l'on devra tout au système, donc de l'assurer de sa loyauté future. Un de ses professeurs avait dit à Diego Gambetta : « quand vous êtes bon dans ce que vous faites, il faut toujours vous excuser. » Un collègue économiste avait la vision dynamique suivante : de génération en génération, on choisit de pire en pire, jusqu'à ce qu'on en soit à un niveau d'incompétence tel que le système n'est plus capable de distinguer entre un incompetent et un bon, donc de donner le poste au premier. A ce moment-là, un renversement est possible.

Questions et réponses

Questions – Si le système est vrai, alors le moyen de progresser est de feindre l'incompétence ; mais si je feins moi-même l'incompétence, alors je me doute que d'autres font pareil – chacun soupçonne l'intelligence cachée des autres, et le système ne peut plus fonctionner. Pensez-vous que les mafieux sont conscients de cette dimension de l'incompétence et qu'ils en jouent ? Mais s'ils en jouent, encore une fois, le système ne peut pas fonctionner comme vous l'analysez.

Réponses de Diego Gambetta – il y a là une série de très bonnes questions. Les mafieux sont-ils conscients de la manière dont le système fonctionne et feignent-ils l'incompétence ? Ils ont une intelligence pratique du système (je n'ai jamais dit qu'ils étaient totalement incompetents sur tous les plans, il s'agit d'une incompétence sélective ; sur le plan de la supervision et de leur rôle d'arbitre, ils sont compétents) : ils savent visiblement (même s'ils n'en jouent pas consciemment), qu'ils ont intérêt à

se positionner d'une certaine manière dans le jeu, ce positionnement étant celui de l'incompétence. Ils savent, encore une fois d'une intelligence pratique, qu'on ne leur reprochera pas leur incompétence, que celle-ci ne menace pas le respect qui leur est dû, qu'elle le favorise plutôt. Par ailleurs, il y a un phénomène de spécialisation : certains se spécialisent dans la compétence, d'autres dans l'incompétence, il y a là une forme de spécificité des actifs (« asset specificity »). Le passage (« switch ») de l'un à l'autre devient de plus en plus coûteux au fil du temps. Enfin, le cas universitaire illustre un autre point important. Dans un système corrompu, la pire corruption vient du fait que plus personne ne sait où il se situe dans l'échelle de l'incompétence. Les incompetents se retrouvent entre eux et il n'y a plus de point de repère. On peut se croire un compétent jouant le jeu de l'incompétence alors que l'on est réellement devenu incompetent. Le seul moyen de savoir est de sortir du système en essayant de publier dans des revues à relecteurs anonymes ou des presses universitaires prestigieuses (mais la corruption du système ne peut-elle pas à aller jusqu'à créer des revues entre incompetents fonctionnant sur le mode du système corrompu ?)

Question – votre analyse fait peu de place aux institutions.

Réponse – Pour faire de la bonne théorie, il faut s'éloigner du sens commun, des réponses évidentes. Les institutions forment une réponse trop évidente lorsque l'on s'interroge sur les phénomènes de confiance, de loyauté réciproque. Par leur évidence, elles masquent les phénomènes plus subtils et plus intéressants. C'est aussi pourquoi je m'intéresse à un cas aussi extrême que la mafia : on est face aux individus les plus « bruts » qui soient et qui ont peu d'institutions. Du coup, leur fonctionnement fait apparaître des mécanismes originaux et plus fondamentaux que les institutions ■

Hervé Dumez

PREG — CNRS / École Polytechnique

1. Gambetta Diego (1993) *The Sicilian Mafia: The Business of Private Protection*. Cambridge (MA), Harvard University Press.
2. Oliver E. Williamson : *Les institutions de l'économie*. Paris, InterEditions, 1994.
3. Punctum saliens — voir dans ce numéro le texte sur l'équifinalité et l'étude de cas.
4. La seule exception, ce sont les casinos. C'est que la gestion proprement dit de l'activité ne représente quasiment rien, peut-être 10% du chiffre d'affaires. Les 90% restants sont de la surveillance, de la supervision, du repérage de l'escroquerie possible à tous les niveaux, c'est-à-dire le travail même de la mafia.